



Alain et Christian Montcouquiol © André Hampartz-Julian

A Alain Montcouquiol* à la bonne distance

Alain Montcouquiol a été torero. Puis quelqu'un en lui est devenu « l'homme en noir » qui évite, les jours de corrida, de, en bas de chez lui d'où au petit jour il observe des vols d'étourmeaux, trop s'approcher de la statue de Christian, son frère. Ou de se faire photographier devant par un ami mexicain venu à Nîmes. C'est Iginio le photographe orphelin, celui qui pour pouvoir célébrer la fête mexicaine des morts a adopté les occupants inconnus d'une tombe.

L'homme noir qui habite « le grand Nimeño » le suit partout. Comme dans le poème éponyme d'Essenine : « L'homme noir s'assied au pied de mon lit / Il m'empêche de dormir toute la nuit... L'homme noir, l'homme noir, noir... » D'une certaine façon, la statue brûle. Elle ne produit pas de la fumée mais « une vieille douleur ». Elle brûle de tous leurs souvenirs communs. Quelques-uns, heureux, ressortent ici : Christian qui joue de la guitare dans un bar de Mexico, Christian qui se fait copain avec un gamin de Mérida au Venezuela. Ou à Valencia, Venezuela, qui boit un coup avec un novillero qui lui a chouravé ses capes et muletats. Torero, Alain a su et tenté de mettre en pratique devant les toros cette « bonne distance » qui fait qu'on tente de provoquer et de régler leurs attaques en essayant qu'ils ne vous débordent pas trop et ne vous sautent pas à la gorge. Comme tout à coup l'image de Christian dans le miroir où il se rase. Là, adieu la bonne distance. Qui est compliquée à trouver. Comme avec les toros qui, à l'image des souvenirs, ont peu ou prou chacun la leur. La distance, se distancier, ce n'est pas être distant et Alain Montcouquiol justement ne l'est pas. Il s'attache à ceux dont généralement on ne s'intéresse pas ou peu ou qu'on a oublié : le singulier matador Pablo Terron par exemple, ou Tintin de Caissargues. La distance c'est l'intervalle juste. Cette bonne et si complexe mesure il l'applique à son vécu, une séance de chimiothérapie où il affronte le regard des autres patients, une visite à un ami qui meurt du cancer, une corrida à Arles avec Thomas Joubert qu'il conseille. Elle lui sert à raconter une histoire cocasse de slip et de caleçon lorsqu'il vagabondait en Espagne comme un *maletilla*. Chercher la bonne distance c'est comme chercher le mot juste. Il faut « trouver les mots pour dire les maux » écrit-il. La littérature lui fournit les moyens de la concordance. On dirait que par elle il tente de réguler, de « lidier », cette tragédie qui revient dans le livre à intervalles réguliers. Elle revient par exemple

dans la voix grave de Pierre Imhasly le poète suisse venu à Nîmes par amour. Ce n'est pas un livre sur la corrida même si la tauromachie, son pouvoir métaphorique, ses moments fulgurants, une *faena* de Pepe Caceres qui retourne un imprécateur, intervient comme ombre portée. *La bonne distance* c'est le titre de son dernier livre et son carburant. Parce qu'écrire lui permet dit-il « de faire encore quelque chose » avec son frère qui n'est pas un bronze immobile fleuri ou souillé mais un malheur qui bourlingue, s'abat soudain et avec quoi il faut essayer de s'entendre. Pour le tenir si possible un peu, justement, à distance, pour qu'il ne vous carbonise pas trop et sans se faire d'illusion : il ne sera jamais statufié. Cette tragédie déboule à l'improviste. L'improviste est le scénario préféré du malheur. « Je pense à mon frère mort depuis plus de vingt ans et dont le souvenir, ce matin, est si violent, que je sens naître en moi une sorte d'alarme, d'avertissement : ne surtout pas me laisser emporter une seconde fois. »

Alain Montcouquiol ne porte pas son déchirement en bandoulière, il ne le fourrage pas pour en tirer quelques lignes supplémentaires arrosées de sanglots. Pas le genre de l'homme noir. Il tente juste de gouverner ce qui tente à son tour de le gouverner. C'est un livre sans bavardage, avec de la pudeur y compris dans sa langue, écrit par un homme qui marche droit, tôt, tous les jours dans les rues de sa ville pour aller discuter avec son ami Claude Viallat. Ou va s'asseoir sur les bords du Rhône pour ramener en lui, l'homme noir, l'Alain Montcouquiol jeune torero qui va tout à l'heure toréer dans les arènes d'Arles. Ce protocole il l'applique donc à des événements choisis de sa vie. Qu'il livre *mezza voce*. Le livre aurait pu aussi s'appeler ainsi, *Mezza voce*. Les événements de sa vie, ça peut être un demi-mégot redécouvert dans une vieille boîte d'allumettes. Pour son premier voyage en Espagne, en 2CV en 1963, il est miraculeusement invité à une *tienta* chez Guardiola. Autre miracle, l'éleveur lui propose de donner quelques passes à une vache. Ce qu'il fait, bien semble-t-il. Guardiola, c'est l'usage, l'invite à la réception d'après *tienta*, lui offre une cigarette qu'il fume à moitié. Il met l'autre moitié dans une boîte d'allumettes. Qu'il retrouve bien des années plus tard. Si c'était le jeune et plein d'illusions Alain Montcouquiol qui avait enfermé ce bout de mégot, c'est maintenant l'homme noir qui le redécouvre. Chez Guardiola, Alain se voyait torero.

Maintenant c'est l'homme noir qui, en fumant ce reliquat, voit le torero qu'il rêvait d'être et voulait faire un tabac quand il l'avait enfermé dans la boîte avec un petit bout de corne et repense au torero qu'il n'est pas devenu. Ce va et vient entre hier et aujourd'hui fait la respiration du

* Alain Montcouquiol, *La bonne distance*, Verdier, 94 pages, 13,50 €.

texte. Qui avance par rebonds, par ricochets dit l'auteur. Faire des ricochets est l'art délicat, ambitieux et mélancolique du rebond. Rebonds : là c'est un rêve avec une cigale qu'il vient de sauver et le traite de « fils de pute » avant de s'écraser. Ailleurs c'est, au Mexique, un jeune torero qui désinfecte son sexe en le trempant dans du gin ; plus loin on croise "El Rubio" réfugié espagnol à Nîmes, aide de valet d'épées, spécialiste des asperges, homme de dévouement qui a six doigts à chaque main et, précisera Christian et pour lui rendre hommage « deux cœurs ». C'est un livre constitué de petits textes aigus plus glissés qu'appuyés, épars comme des pièces d'un puzzle qu'on ne finira jamais. Alain Montcouquiol confie qu'ils ont donc juste l'ambition des cailloux qui ricochent et créent des ondes sur l'eau de la lecture. Ça se tient. On peut aussi penser aux cailloux du *Petit Poucet* semés pour ne pas se perdre et retrouver son chemin dans le noir. Ça se tient aussi.

Fin de partie.

Séville, le 1^{er} octobre : Morante excité comme un lièvre par le clair de lune et sa *faena* extravagante, biscornue (2 oreilles), « expressionniste » selon Ruben Amon, devant Jarco triste *toro* triste de Juan Pedro Domecq. *Diario de Sevilla* : « Morante, emporté, impérial, unique », *Mundotoro* : « c'est un péché que d'écrire là-dessus ». *La Razón* : « *faena* sumaturelle ». *El País* : « une authentique folie, un torero impérial en état de grâce ». *El Mundo* : « Dieu est né à la Puebla del Rio ». *Abc* : « le grand chant ». *Correo de Andalucía* : « Morante entre le ciel et la terre ». *El Confidencial* : « Morante en transe rend Séville folle ». Mais comment soupeser une *faena* à un *toro* qui a très peu de *toro* en lui et qui est à la tauromachie ce qu'est un Coca light à un grand cognac ? Le lendemain Séville voit enfin la catégorie d'Urdiales : 2 oreilles du Domingo Hernandez Francés. Madrid samedi 2 : l'engagement enragé, l'héroïsme lyrique de De Justo ; deux oreilles du vindicatif Farolero, 623 kilos, 5 ans et 11 mois (Domingo Hernandez). Une *faena* dure et exemplaire pour un *toro* dur et exigeant. C'était sommation de l'un contre sommation de l'autre. Sortie par la grande porte. Dimanche 3, Séville, final. Morante et les Miura. Il est ovationné après son premier combat face à Aceitero. Son second Miura boiteux est remplacé par Cangrejero de Virgen Maria. Il demande au public de ne pas réclamer l'oreille parce que ce n'était pas un Miura et « qu'il n'était pas venu triompher avec une autre ganadería ». Pepe Moral une ovation. Le triomphateur :

Escribano deux oreilles de Cuajadito meilleur *toro* de la feria d'après le jury. Madrid le 3, solo gris de Ferrera avec des Adolfo Martín sans éclat. Comme le règlement le prévoit en cas de solo, il demande à toréer un septième *toro*, un *toro* remplaçant de Pallares à qui il coupe une oreille. Il veut offrir, là en le payant de sa poche, un huitième *toro*, ce qui est anti réglementaire. La présidence refuse. Bronca à la présidence.

Madrid le 10. Plus un billet à la vente selon la jauge de 75 % soit 18.000 spectateurs. Luque met sa peau et son savoir-faire sur le sable devant deux *toros* venimeux de Santiago Domecq. Une oreille devant Manchego, un enragé, dans un combat du tac au tac. Chacun attaque, chacun répond. Lomito hypocrite, changeant de stratégie entre les piques où il vient rondement et la muleta où il ne vient pas carrément. La fourberie dangereuse des mous, ceux qui hochent la tête et cherchent à vous en mettre un entre deux agenouillements. Luque aussi engagé et aussi irréfutable, franc et épique que Lomito est insidieux lui arrache une *faena* de tire-bouchon où il ne fait pas l'économie de ses jolies manières. Estocade franche, un poil en arrière, *descabello*. Pas d'oreille, adieu la grande porte.

Mardi 12, clôture de Las Ventas en grande pompe, Morante, Ginés Marín, et, en petite pompe, des Alcurrucen très peu Nuñez sauf un. Les olé électriques et caverneux du tribunal suprême pour les cinq véroniques en avançant et la demie de Morante ; pour sa mise en *suerte* par *tapatías* ; pour ses *chicuelinas* cherchant le *toro* avec le bas de la cape devant le premier adversaire de Marín ; pour sa *faena macho de torero macho*, son estocade franche devant Guitarra, *toro* sec, aux charges étriques et aléatoires, à l'esprit intransitif et qui restait dangereusement dans ses jambes. Le contraire d'un neuneu.

Lui, Morante, à l'inverse de l'oiseau de René Char et bien d'aplomb sur ses guibolles en plomb, il « chante » son *toro* dans ce « buisson de question ». Morante puissant, autoritaire, ne doutant pas de son pouvoir, se le passant sur son ventre à chaque passe, le toréant hardiment sur peu d'espace comme on attrape quelqu'un par le collet, avec un poignet de fer et un moral itou. Une oreille de Madrid. Son deuxième Alcurrucen impraticable. Ginés Marín, délicieux à la cape, en particulier pour sa réponse par *chicuelinas* au *quite* de Morante et dressant Las Ventas pour sa sensationnelle tauromachie de la main gauche, au ralenti, *templée*, raffinée, en rond face à Secretario, là excellent *toro* d'Alcurrucen aux charges bien estampillées Nuñez. 2 oreilles, grande porte.

Prochaine parution le 25 novembre 2021.

Gonzalito. "Gonzalito", 90 ans, fameux valet d'épées de Curro Romero depuis 1968 jusqu'à l'arrêt du "Pharaon" en 1999 est décédé chez lui rue Amor de Dios à Madrid après une chute dans son appartement. Curro Romero à son propos : « C'est un homme efficace qui sait ce qu'il me faut, qui m'évite les emmerdements. Tu lui demandes la lune il te répond "tout de suite maestro, comment la voulez-vous ?" » Il donnait du « vous » et du « maestro » à Curro et n'intervenait jamais pendant ses combats. Par contre, valet d'épées de Victor Mendes, il pouvait lui crier depuis le *callejón* « Portuguais, ce *toro* on va le manger avec des patates ! » Il vendait aussi des jambons, s'occupait de son académie de flamenco et chantait joliment des fandangos de Huelva où il était né. Cf. « Ceux de Madrid, Gonzalito », *La page taurine* 90



Chinero et Gonzalito, Las Ventas, Madrid, octobre 21 © B. Doan

Mika Biermann : Proust/Morante. « ...Chaque mot qui rentrait dans l'arène mi-soleil mi-ombre de l'esprit à la fois alerte et brumeux d'un Marcel Proust était un petit taureau qui pouvait réveiller le spectateur endormi sur les gradins en train de digérer une *chuleta*. Et chaque taureau qui échoue à un Morante de la Puebla ici et là est un chapitre de *La Recherche du tореo perdu* qu'il ne finira pas d'écrire. La muleta, la plume, il faut la tenir fermement et avec délicatesse, faire du plein et du delié en gardant la distance nécessaire pour qu'un peu d'art puisse s'y glisser – ou pas – et s'y perdre à jamais – ou pas – ; qu'est-ce qu'on s'en fout, on a vécu. Voilà pourquoi je continuerai à lire ce foutu Marcel, et pourquoi j'irai à d'autres corridas de ce foutu Morante. Parce qu'ils font le faire. Parce qu'ils savent que seul le temps compte, celui qu'ils fabriquent, celui qu'ils donnent en cadeau, pas celui qui s'écoule bêtement en dehors de nous comme la diarrhée d'un nourrisson. Parce que même quand leurs propos concernent la face cachée de la lune, ils sont toujours plus passionnants, comme l'océan, par leur forme et leur fond (le temps, le mouvement, la disparition, la trouvaille) qu'un philosophe racoleur marchant dans les eaux usées jusqu'aux chevilles en expliquant que ce n'est pas la mer à boire de retenir la table de sept. »

Distingués. Par l'Association parlementaire taurine espagnole Simon Casas, « pour son engagement avec la tauromachie », Morante, pour sa « brillante personnalité », Vargas Llosa « pour son apport à la culture taurine ».

Mondiale. Samedi 16 à Jaën, Morante a coupé trois oreilles lors du cinquantième anniversaire de la corrida du siècle. Le 13 juin 1971, à Jaën et organisée par El Cordobés la corrida, commencée à 21 heures avec El Cordobés, El Viti et José Fuentes et des *toros* de Carlos Nuñez avait été, via satellite, retransmise en direct et en couleur dans le monde entier. On estime à 500 millions le nombre de téléspectateurs. À New York 10.000 personnes ont pu, tout en buvant de la sangria, voir *the bullfight of the century* sur 4 écrans géants installés place de Pennsylvanie baptisée *plaza de toros* face au Madison Square Garden. Bilan : El Cordobés quatre oreilles et une queue, El Viti deux et une queue et José Fuentes trois oreilles.

Marc Serrano. Dimanche 24, lors du festival à Samadet gros coups de corne dans la cuisse gauche de 20 et 25 cm pour Marc Serrano.